

JOURS DE MARCHÉ

François Garcia

I

On m'a donné le prénom d'Emilio comme mon oncle et le nom de Sanchez comme ma mère. Mon père, je l'ai pas connu.

J'ai manqué ne pas naître à Alcor, près de Valencia, vu la volée que ma mère reçut quand elle annonça qu'elle était enceinte.

On m'a toujours dit que j'étais venu en France avec elle. À Bordeaux, chez mon oncle. Mais je crois qu'elle est morte avant, pourquoi serait-elle enterrée là-bas sinon ? D'une tumeur m'a raconté ma tante. Des coups et des privations infligés par mon grand-père selon moi.

Je ne garde d'elle pour tout souvenir qu'une image floue, grise. J'ignore si c'est moi qui l'ai construite ou si cette silhouette, dont les contours se dissipent, exista. Mon oncle disait de sa sœur qu'elle avait été brave mais trop naïve.

C'est lui qui m'éleva. Pour l'affection comme pour les raclées, il se comporta comme un père. Il était grand, rude avec des moustaches taillées dru. C'était une brute, mais il pouvait être tendre. Jamais longtemps.

Il m'emmenait au stade le dimanche, on va voir le Deportivo ! Nous prenions le tramway jusqu'au Pont-de-la-Maye. Me voir lire le mettait en fureur, les livres c'est pour les feignants, ça fait se coucher tard ! Il avait horreur des études qu'il n'avait pas pu faire.

Ma tante était plus froide mais moins injuste. Elle ne s'emportait pas souvent. Enfant, je ne manquais pas de vêtements, et les jours de fête, elle préparait des œufs au lait. Parfois elle me parlait de l'Espagne.

Tous deux travaillaient au marché, lui commis chez Garouste, le tripier, elle à l'entretien chez les Lorca, les épiciers du cours de l'Yser. Je l'y rejoignais le soir après l'école. Puis je filais jusqu'au petit appartement où nous habitions. J'allais chercher le pain, je montais le charbon. Nous dînions tôt et je dormais dans la cuisine.

Un matin, c'était en 1931, vers la fin de l'été, on a ramené mon oncle allongé dans une charrette. Il était prostré et brûlait de fièvre. Son ventre était énorme. Il est mort à l'hôpital en moins d'une semaine. Du typhus on nous a expliqué. Sa femme l'a suivi quelques jours plus tard.

J'avais quatorze ans et j'étais seul. Je ressentais un froid intérieur. Beaucoup de colère aussi.

Garouste m'a confié à un de ses collègues charcutier à Langon. Pour que j'apprenne le métier, tu ne vas pas rester comme ça tout seul à Bordeaux, t'auras un boulot et tu seras en famille.

En famille ! Elle était mesquine et lui un vrai salaud. Le soir il me forçait à laver et dégraisser les bassines deux fois de suite, il faut que ça brille et dépêche-toi sinon tu vas manger froid ! De toute façon je mangeais froid.

À table, il gardait son béret vissé sur la tête. Un large béret tiré sur le côté à la façon des chasseurs alpins. Il avalait la soupe bruyamment et se curait les dents avec la pointe du couteau. Ses petits yeux brillaient sous la suspension de la cuisine. Il me dévisageait méchamment. À la fin du repas, il rotait une fois ou deux et partait se coucher.

Un an de ce régime et j'étais devenu dur, mauvais. En tout cas, mes cheveux frisés tirés en arrière, mes yeux bridés à moitié fermés, je me donnais l'air dur et mauvais.

En dedans je tremblais de solitude, de rage, de peur en somme. Je ne voyais de solution que dans la fuite en avant et ne faisais que des bêtises. J'étais devenu leur bête noire et eux la mienne. Elle criait pour un rien, à la fin dès qu'elle me voyait entrer. Lui me sifflait ses insultes entre les dents à longueur de journée, petit con, saligaud, t'es qu'un bon à rien, fous le camp ! Ce qui me rendit bien service.

À mon retour à Bordeaux, madame Lorca m'a proposé, si tu as besoin, petit, mais son mari avait la main leste et il m'impressionnait. J'ai retrouvé un foyer chez Garouste, un homme fin derrière les exclamations de sa voix chantante. En un clin d'œil il avait compris mon malaise. Il m'a mis au travail et je me suis pas fait prier.

Sa femme avait des manières douces. Elle était ronde avec des seins en obus sous son tablier blanc. Un soir, depuis l'escalier, je l'ai aperçue qui se lavait le buste dans la souillarde. Sa poitrine s'étalait librement couronnée de deux mamelons noirs larges comme des soucoupes. Se croyant seule, elle s'aspergeait d'eau longuement. A-t-elle saisi mon regard dans l'obscurité, soudain elle s'est rhabillée.

J'ai mis de longues minutes à regagner ma chambre sans bruit. De plus en plus le corps féminin et ses mystères occupaient mon esprit. L'émotion m'a empêché de m'endormir cette nuit-là. J'écoutais les charretières du milieu de la nuit et le bruit des roues sur le pavé. Les cris montaient dans l'entonnoir des immeubles, adoucis par le roucoulement des pigeons sur le rebord de la fenêtre.

Il ne suffisait pas de travailler à la triperie. Il fallait donner un coup de main à la maison, laver les escaliers toujours graisseux, sanguinolents, nettoyer les vitres, la bonne n'a pas eu le temps de le faire. Je me chargeais de la besogne de bon gré. Même si je travaillais tout le temps, je me sentais à l'abri chez les Garouste, t'as pas encore monté les crochets ? je vais te montrer si je t'attrape comment je les monte les crochets ! Même aux engueulades et aux coups de pied au cul je trouvais une intonation bienveillante.

Suzanne, la jeune bonne, vivait dans un réduit donnant sur un puits de jour. De l'autre côté du palier. Son pas craquait sur le parquet. Je connaissais par cœur le bruit du loquet de sa porte qu'une nuit d'hiver j'ai entendu dans mon sommeil. Aussitôt j'ai senti la masse chaude de son corps envahir mon lit, chut tais-toi ! sinon on se fait renvoyer. Mais qu'est-ce que tu fais ? Tais-toi surtout et ne dis pas de bêtises ! Elle a étouffé un rire humide dans mon épaule. Je sentais ses muscles rouler sous le fil de sa chemise. Un souffle brûlant dansait dans ma tête. J'étais heureux, terrorisé. Mon corps tendu à l'extrême.

Elle voulait parler, je t'ai bien vu qui me regardais du coin de l'œil le matin dans la cuisine. Mon cœur battait. Un orage montait à mes tempes. Je l'empoignais, ne sois pas si brusque, attends ! Sa chaleur, celle du lit me rendaient fou. Quelques baisers et puis plus rien. Elle m'a repoussé, s'est mise à évoquer longuement un fiancé qu'elle aimait, qui vivait chez elle dans son village. Nous sommes restés blottis l'un contre l'autre, bougeant le moins possible. Elle bavardait, tu ne dis rien ! Que veux-tu que je te dise ! Ma tête, mon sexe voulaient exploser. Ainsi tétanisés, toute la nuit immobiles. Puis l'obscurité s'est faite moins pesante. Elle a parlé encore. Sont venus l'aurore, les premières clartés et le bruit des pigeons derrière la vitre. Hébétés, réjouis, nous sommes descendus travailler. La journée a été longue, parcourue d'une fatigue cotonneuse.

Deux nuits plus tard, le parquet de ma chambre a craqué à nouveau. Suzanne cette fois ne m'a plus parlé de son fiancé qui l'attendait à la campagne.

Ma première femme, j'avais connu ma première femme, ma première nuit d'amour ! Tu as déjà fréquenté d'autres filles ? Bien sûr, qu'est-ce que tu crois. T'es bien maladroit pour un don Juan ! Comme je me vexais, elle m'a rassuré, ne t'inquiète pas, tu es mignon. Fine mouche, elle a ajouté tu es même beau garçon, afin que je me sente plus homme. J'étais tout aux odeurs, aux caresses.

Une violence en moi s'était engloutie dans l'étreinte, que la nuit s'étirant avait tardé à apaiser.

Quand Suzanne, au petit jour, est descendue préparer la chicorée des patrons, je me suis accoudé à la fenêtre. Maintenant l'air glissait sur mon visage. Derrière la place se dressait la flèche Saint-Michel. Le ciel montait bleu et droit. Des papiers voletaient sur le trottoir et le caniveau exhalait une odeur de saumure.

J'observais les maraîchères disposer leurs cageots, les portannières¹ entrer et sortir de dessous les arceaux ouvragés de la halle. Tous s'aboyaient dessus plus qu'ils ne se parlaient. Les cris dansaient sur l'odeur des agrumes, la nappe multicolore des fleurs. Un ballet de tabliers bleus et blancs donnait au travail le rythme d'une réjouissance.

II

Bien avant Emilio Sanchez, au début du siècle, Adriano Lorca avait rejoint Bordeaux. À pied, en train. Il avait quitté son désert de corbeaux et de pierres du sud de l'Aragon, quitté ses frères et sœurs, à peine adolescent, le jour où son père, avec un air douloureux qu'il ne lui avait jamais connu, l'avait retenu par l'épaule, Adriano, t'es presque un homme maintenant, tu comprends ! il va falloir que tu partes gagner ta croûte ailleurs.

En arrivant sur les rives de la Garonne, il pensa qu'il voyait la mer pour la première fois.

Les quais, il allait vite les connaître. À décharger les gabares de charbon, toi le costaud viens ici ! À porter des sacs de jute qui meulaient le dos, crachaient une poussière noire, plein les yeux, plein la bouche. À franchir, balam balam, les sept ou huit mètres qui séparaient le navire de la berge, au rythme d'une large planche qui s'incurvait sous le pas des hommes, le poids des charges. Une faute et tout le monde à l'eau ! On lançait des filins, des cordes. Pas de place pour nager. D'ailleurs, ils ne savaient pas nager. Peu s'en sortaient quand ils tombaient. L'eau les alourdissait encore. Le fleuve les gardait, se refermait sur eux. Et puis le travail reprenait, attention la planche !

Tout ça pour de la misère. Trois francs six sous. Juste de quoi vivre. Pour vivre et pour mourir les hommes se précipitaient en cohue le matin, attendaient sur les quais pour être choisis, toi le costaud viens ici ! Ils parlaient peu, avaient pour seul langage celui

de la force et des poings. Les bagarres étaient fréquentes aux abords des péniches. L'injustice de quelques francs pour tant de sueur était nécessaire pour manger. Avec colère ils se disputaient le travail sans se soucier de la peine. Les reins bandés d'une large ceinture d'étoffe, le couteau dedans, à vider le ventre des gabares, à s'étouffer de charbon, à danser, balam balam, légers presque, sur le fil sans importance de la mort.

La fatigue collée à la peau, ils rentraient le soir, contournaient les grumes de bois exotiques, remontaient par Saint-Michel jusqu'aux Capucins. Entre chevaux et charrettes, ils se faufilaient jusqu'aux bars et pensions du quartier. Adriano et d'autres débardeurs s'étaient installés au Zaragoza, rue Lafontaine. Les femmes faisaient chauffer l'eau dans de hautes bassines qu'elles portaient à deux dans la cour et versaient dans des bailles de bois. Derrière l'écran d'un drap tendu et les rires, allez-y, on regarde pas ! les hommes se lavaient enfin.

Maria avait grandi chez sa tante Josefa qui tenait le Zaragoza avec son mari Pepe Luis. Son père était mort là-bas au village alors qu'elle n'avait pas deux ans. Adela, sa mère, avait quitté ses montagnes aragonaises et trouvé refuge auprès de sa sœur aînée à Bordeaux. Elles avaient vite trouvé leurs places, la mère aux cuisines, elle, dès son enfance, à servir en salle et nettoyer les chambres.

Pepe Luis, le seul fainéant de tout l'Aragon d'après Josefa, les regardait travailler d'un œil indifférent. Il attendait que sa chemise soit repassée, ses souliers cirés, bon, je sors, si on me cherche je suis chez Fernando. Personne ne te cherchera, va, pour ce que tu nous sers !

Il grommelait quelques mots en franchissant le seuil, les femmes, leur caractère ! descendait la rue Kléber jusqu'au café et ses parties de cartes. Menton haut, cigare en poche, il exhalait une arrogance infantile d'hidalgo de pacotille, plastronnait avec une fierté sans nuances. Deux lourdes chevalières brillaient aux derniers doigts de chaque main. Il marchait, la canne lustrée, inutile, comme les bourgeois qu'il avait enviés autrefois au paseo à Saragosse, près du Pilar, dans son enfance de misère, comme il s'était promis de faire quand il travaillait dur dans sa jeunesse, supportant le froid et la faim. Avant de creuser son trou lui aussi. Avec l'aide de Josefa. Une fameuse association avec cette fille intelligente, impressionnante d'autorité, d'initiative.

Ce jour-là il avait gagné le gros lot, Pepe Luis. En quelques mois ils avaient loué un petit bistrot puis un plus spacieux, enfin le bar

qui s'appelait le Victorieux, dans ce quartier, allez savoir ! pour le rebaptiser le Zaragoza. Ils l'avaient acheté ensuite et l'immeuble entier tant qu'ils y étaient. Josefa ne dételait pas, toujours à la tâche, à l'économie, au calcul, à l'inquiétude, ne lâchant pas sa propriétaire, obséquieuse, pas trop. Madame Marchand, vous me la vendriez combien la maison ? si vous nous faisiez des conditions, ça pourrait nous intéresser, mon mari est sérieux, vous savez, et moi je ne suis pas feignante.

Madame Marchand avait hésité. Pas longtemps. On pourrait vous rembourser facilement. Avec tous les ouvriers espagnols qu'on connaît, qui vivent seuls, qui ont besoin de se loger, de se nourrir, on remplira vite, soyez sûre ! Une affaire. Ils n'avaient pas reculé, ne l'avaient pas regretté. Sacrée Josefa ! Finies les années de souffrance. À boire et à manger, l'hiver au chaud, l'été au frais sous le ventilateur. C'était pas le luxe, mais le mal était passé.

Ses airs de parvenu en faisaient tantôt rire tantôt rager plus d'un, mais il était respecté. Pour sa force, Pepe Luis c'est un hercule, fallait le voir quand il était jeune ! Plus que tout parce qu'il était marié avec Josefa. Où qu'il fût dans le quartier, on sentait se déployer l'aile protectrice de sa femme. Coulait sur lui un baume bienfaiteur dont il resterait parfumé jusqu'à la fin de ses jours. Il entendait quand il dépassait les bornes, t'as de la chance, Pepe Luis, que Josefa soit une brave femme, qu'il ne lui arrive jamais malheur, prie le ciel, Pepe. Combien de fois ! Lui ça le faisait sourire ces remarques. Il haussait un sourcil, imperturbable, tiens, Fernando, ressers-moi un anis.

Plus souvent la jalousie était silencieuse. Les garçons trimaient comme dockers ou manœuvres, gonflés de force amère. Ils rongeaient leur frein devant ses airs de matamore. Blanchi, nourri à l'œil et cajolé par la patronne qui plus est ! Il était des leurs, privilégié en même temps. L'épuisement les rendait irritables. La colère se contenait mal certains soirs. Rusé, Pepe Luis savait désamorcer le trop plein de rage. Il connaissait, il y était passé lui aussi. Un conseil, un geste, Manolo, si tu ne travailles pas vendredi, on ira jouer aux cartes chez Fernando, d'accord ? un regard, une hésitation, d'accord ! et le feu retombait.

Au Zaragoza, il fallait manger et boire, mais les patrons n'exigeaient pas des hommes qu'ils consomment outre mesure. Pas comme d'autres dans le quartier. Qui le faisaient savoir sans ambages, ici il n'y a de chambres que pour les bons clients, on s'est compris ?

Au Zaragoza, pas de ça. Josefa cachait une âme maternelle sous un masque de bouledogue, aussi peu gracieuse qu'elle était attentive. Les garçons le savaient, trouvaient toujours un plat qui les attendait, un coup de gueule pour le ponctuer, qui a préparé ça ? ils riaient, vous pourrez après dire du mal de moi dans mon dos, Josefa-ci, Josefa-là ! Ils avalaient la soupe, le dimanche elle leur préparait un cocido, des garbanzos¹ souvent. Les poings sur les hanches, elle prenait des airs faussement courroucés. Un orage les menaçait qui n'éclatait jamais ou se transformait en pâtisserie, ce soir j'ai fait une crème, après tu diras que je ne vous soigne pas ! On n'a rien dit patronne, on se plaint pas. Manquerait plus que ça ! elle ronchonnait.

Personne n'osait discuter ses ordres. Ceux qui enfreignaient les règles étaient vite recadrés. Ceux qui dérapaient aussi, Gonzalo ! tu me diras si je me trompe, mais le mois dernier t'as même pas pu me payer la chambre et je te vois encore dépenser en bêtises et en absinthe chez José, arrête de crâner, tu veux, et mets-en un peu de côté ! Pepe Luis, les bras croisés sur le comptoir, en profitait pour ajouter son petit couplet, elle a raison, Gonzalo, dans deux mois il y aura moins de bateaux et sans économies t'y arriveras pas. Gonzalo écoutait. Même si c'était pour l'engueuler, on s'intéressait un instant à lui. Au Zaragoza, chez Saragosse disaient les clients, flottait un petit air de famille.

Ça avait commencé par de menues attentions, Adriano donne-moi ta chemise, il manque un bouton ! tiens, ton casse-croûte ! L'ordinaire c'était du pain frotté à l'ail pour passer le jour, jusqu'à la soupe du soir. Maria y ajoutait du fromage ou une tranche de jambon. Elle avait dix-huit ans maintenant et trouvait Adriano robuste, vaillant. Surtout il ne buvait pas. Un verre de vin à table, c'était tout. Elle voyait bien qu'il la trouvait aimable.

Quand elle leur servait le dîner dans la salle du café, les hommes parlaient fort. Lui se taisait, ne la quittait pas des yeux. Même Josefa lui trouvait un petit air vague ces temps-ci. Elle n'en soufflait mot. Ces deux-là iraient bien ensemble. Adriano n'avait pas un sou, bien sûr, mais, depuis qu'il logeait chez eux, elle avait vu qu'il était économe, qu'il n'aimait pas la nouba et se tenait en dehors des histoires. Sa force était à elle seule un vrai capital. Il tourne pas autour de Maria, Adriano ? Laisse faire, Pepe ! ils ne font pas de mal. Josefa nettoyait les tables, distraite, pour le moment il ne se passe rien et de toute façon Maria pourrait plus mal tomber.

Adriano et Maria se parlaient plus souvent. Entre eux une intimité s'était créée, faite de moins de familiarité, plus de sourires.

Lui si taciturne préparait deux trois choses à lui dire le soir. Il s'en réjouissait en portant les sacs, s'en revenait rue Lafontaine plus léger, sans ressentir la fatigue comme avant.

Hormis Josefa et Maria, son univers avait toujours été masculin. Son compère Serafino avait voulu l'emmener au bobinard une fois, mais la fausse joie des filles, les cris, le faux amour, ça lui avait déplu, laisse tomber, Fino, c'est pas pour moi tout ça, vas-y si tu veux, je t'attends dehors. Sois pas bête, Adriano, c'est pas tous les jours ! Les filles riaient, portaient de drôles de bas qui montraient haut leurs cuisses, allez viens le grand, tu veux pas ? Non, il ne voulait pas, pas d'argent à mettre là-dedans. Ça l'agaçait tous ces flonflons, ce tintamarre. Lui ce qu'il voulait c'était un jour trouver une fille sérieuse, Maria ou une autre, Maria plutôt, une fille sérieuse avec qui il se marierait.

Massif, large d'épaules, il était dur dans ses os, sa peau, ses muscles. Véritable bloc de granit extrait de sa montagne, il avançait, le visage peu expressif, mâchoires serrées, les bras le long du corps, les mains comme des battoirs inutiles quand elles ne travaillaient pas. Pas des mains pour les caresses, encore moins pour la tendresse. Adriano, c'était de la pierre d'Aragon taillée à tous les vents, au gel de l'hiver, au feu de l'été. Il était même étonnant que vint y fleurir cette pousse amoureuse. Par quelle fissure ? Ça jetait une note colorée sur cette silhouette austère, ce caractère ombrageux.

Fino, lui, c'était autre chose, la rigolade il aimait bien, les filles aussi. Il avait un caractère plus arrangeant et tâchait de ne pas s'en faire, viens Adriano, on va s'en payer une tranche et pour pas cher ! Parfois il prenait des cuites qui duraient des jours. Il disparaissait, partait dans des bringues dont il revenait à moitié mort, le visage bouffi d'alcool et d'insomnie. Sans compter les coups récoltés par-ci par-là, qu'est-ce que j'ai pris ! Où t'es allé marrano 1 ? Si je te disais que je m'en souviens pas ! Il affectait un air désolé, contemplait ses poches vides, mais sa gaieté naturelle le reprenait, j'ai dû bien faire la java quand même ! Le ciel était poisseux par-dessus sa tête trop lourde, les copains le regardaient mi-figue mi-raisin, avec quoi tu vas manger maintenant ? Lui se mettait à rire dans l'indifférence de ses yeux vitreux, mañana será otro día¹, Adriano, t'en fais pas, mañana será otro día ! Il riait encore aux anges et à la fatigue, partait se coucher tout habillé. En plus t'es sale comme un peigne ! lui criait Josefa, va-t'en dormir que je ne te voie plus !

Ses succès féminins et sa roublardise manquèrent un jour déclencher un drame. Dans ces années 1910, au carrefour de la rue Lafontaine et de la rue Kléber, les cafés regorgeaient de monde en

terrasse, les parties de cartes, l'alcool aidant, s'achevaient souvent par des rixes au milieu de la rue dans un fracas de chaises renversées, de rideaux métalliques baissés à la hâte. En un clin d'œil, aux rires et conversations détendues succédait l'haleine épaisse des minutes de plomb où la vie, l'honneur stupide qu'inspire l'ivresse, étaient en jeu. Les couteaux étaient tirés, les volets fermés. S'ensuivaient des bagarres striées de cris rauques, parfois meurtrières, du sang sur le trottoir, des fuites à toutes jambes jusqu'à une cache ou au commissariat de la rue Monadey.

Adriano avait toujours manifesté sympathie et distance à l'égard des habitués des cafés. Il passait devant en saluant d'un signe du menton, ne laissait rien méconnaître de sa sérénité ni de sa force.

Fino lui aussi avait toujours évité les affrontements. Il n'était pas taillé pour, avec son profil de moineau famélique, ses grands yeux noirs qui attendrissaient les filles. Mais son attitude sautillante, provocante, son goût pour le moindre jupon, tout ça irritait à la fin les petits caïds du quartier, je le piste le petit Espagnol, chacun son bar, chacun son territoire, il va pas faire long feu à cette allure ! Un surtout le guettait à chaque passage devant sa terrasse, un type dégingandé qu'il avait connu au marché, la prochaine fois qu'il me nargue... Son surnom, on disait son chaffre, c'était Marmande parce que son père vendait à l'étal des tomates du Lot-et-Garonne.

Marmande avait des yeux de chat, mobiles sous une casquette plate, trop large pour son visage anguleux. Vif, teigneux, c'était une terreur dans les combats de rue. Son couteau avait fait bien des victimes. On ne comptait plus ses séjours en prison suivis de nouvelles bagarres. Depuis que le regard de Fino avait croisé celui de la fille de Solano le boulanger, Marmande, qui considérait cette jolie brune comme son domaine réservé, n'attendait plus que l'occasion, je vais lui apprendre, moi !

Un matin de chaleur, Fino sortit du Zaragoza la veste sur l'épaule. Il dépassa les tables du carrefour, guilleret toujours, l'œil prudent quand il aperçut Marmande. On l'avait prévenu, méfie-toi, il te cherche ! Adriano par chance le suivait à quelques pas. Voyant Fino, Marmande bondit de sa chaise, jeta ses cartes pour se planter devant lui, dis donc l'espingouin, elle t'intéresse Emilia ? Fino soupira, laisse-moi, tu veux ! L'autre le retint par le bras, tu tournes pas autour, compris ?

Théâtral, nerveux le Marmande. Il fallait soigner l'image devant son public, j'aime pas tes manières, t'entends ? Pétrifié, Fino ne bougeait pas. Le voyou dansait autour de lui. Il renversa une table d'une feinte colère. La punition approchait. Mollement Fino tira son bras de l'étreinte. Il évita son regard de félin, voulut partir. Mais il

entendit le déclic, la lame brilla et par miracle il la détourna du bras. La voix étouffée, il gémit arrête Marmande ! fais pas le con ! Déjà Adriano que Marmande n'avait pas vu surgir était là. La lutte fut brève. D'une poigne de fer, il bloqua la main qui tenait le couteau, lâche ça, vite ! se coupa légèrement. L'autre tenta de se dégager, mais Adriano l'assomma de deux coups de poing qui tombèrent comme des massues. Marmande, l'œil vitreux, la chemise inondée de sang, gisait groggy, immobile sur le trottoir. Les clients et le patron du café se penchèrent sur son regard hébété, cette fois il s'est fait démolir le Marmande. Personne n'osait se réjouir trop fort. On lui jeta un seau d'eau froide au visage, allez, rentre chez toi, va te laver ! Ça lui fait une leçon, glissa une voix anonyme.

Fino, soulagé, regardait son bras tailladé, gracias compadre, t'as bien fait de passer par là. Adriano, toujours serein, viens, on va soigner ça ! bandait la plaie à l'aide d'un mouchoir.

Le Zaragoza fut en effervescence au retour des héros. Serafino entra le premier, la manche de sa veste tachée de sang, si t'avais vu Adriano, cómo le ha pegado ! ce qu'il lui a mis ! Dans le groupe il cherchait Maria du regard, il l'a pas loupé este hijo de puta.

Maria était déjà aux côtés d'Adriano, montre-moi ta main, t'aurais pu te faire tuer ! Qu'est-ce que tu racontes ? Donne-moi ça, je vais nettoyer la plaie.

Elle l'installa, la main au-dessus d'une cuvette d'eau, dans le patio où ils se lavaient, courut à l'étage chercher de quoi le soigner, revint armée de ouate, d'alcool, attention, ça va piquer ! de bandes de linge propre qu'elle enroula délicatement autour de la coupure, satisfaite, voilà, dans trois jours tu es guéri. Elle tira sur la manche de sa chemise, se démena, donne ton bras que je boutonne le poignet ! Une brusque chaleur l'envahissait au milieu de cette agitation, t'aurais pu te faire tuer, Adriano ! Une bouffée d'émotion lui colorait les joues. Adriano, son Adriano tout à elle, au moins le temps du pansement ! L'occasion était si belle ! Te faire tuer, Adriano ! Lui aussi se sentait bizarre, ses forces à l'abandon, les muscles un peu tremblants, la bouche sèche, un drôle de creux à l'estomac.

Maria croisa son regard furtif. Sans réfléchir, elle tira le rideau blanc, retourna s'asseoir auprès de lui, Adriano, murmura-t-elle d'une voix brisée qu'il ne lui connaissait pas, lui plus taciturne que jamais, plus tendu que tout à l'heure face à Marmande. Des voix résonnaient lointaines dans la salle du café. Ils étaient isolés du monde. Elle lui prit la main blessée, doucement, le visage cramoisi, se leva à demi, posa un baiser sur sa joue. Ils se dévisagèrent. De si près. Adriano, soupira-t-elle encore. Lui ne la laissa pas se

rasseoir. D'un geste instinctif, il referma sur elle ses bras lourds, la serra contre lui comme il aurait étreint un arbre de sa terre, aux racines impérissables, un arbre d'écorce délicate dont il faudrait prendre soin, qu'il ne quitterait plus jamais.